



## Comment en sortir autrement

**James K. Galbraith est le fils de John K. Galbraith. Economiste comme son père. Non conformiste comme son père. On le situe à la gauche des Démocrates. Il s'insurge contre le splendide égoïsme de la politique économique américaine et il annonce qu'il va falloir faire une croix sur cette merveilleuse variable d'ajustement qu'on appelle la croissance.**

Le titre anglais de ce livre, *The End of Normal*, est significatif: rien ne sera plus comme avant; si quelque chose l'a été jamais, rien ne sera plus « normal » en matière économique. James K. Galbraith s'en prend sans hésiter à sa corporation, ces économistes qui n'ont jamais vu venir les crises, que ce soit en 1929 ou aujourd'hui en 2008. Ils sont animés par une foi dans le marché comme « système qui se stabilise lui-même ».

Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, Adam Smith évoquait une « main invisible » qui devait dans l'ombre faire le bien de tous. Pour James K. Galbraith, il n'y a pas de main invisible, il n'y a pas de régulateur secret et les prévisions des économistes, obscurément fondées sur la foi dans le marché sont régulièrement fausses.

On parle ainsi de « retour à la croissance » comme si la croissance allait de soi. Selon James K. Galbraith, il faudra s'y faire: la croissance forte a caractérisé l'économie pendant cinquante ans, après la Deuxième Guerre mondiale, mais ce rythme n'est pas éternel comme en témoigne la difficulté d'accéder à des énergies naturelles non renouvelables. Dans les années 1980, on a conçu l'idée qu'il fallait désétatiser, déréguler, privatiser pour revenir à la croissance. En Europe, et particulièrement en Europe du Sud, c'est l'inverse qui

s'est produit. En Grèce, la destruction des institutions sociales engendre l'émigration des élites et un appauvrissement durable.

Au lieu de céder aux exigences du marché pour un hypothétique retour à la croissance, comme le font les gouvernements de gauche actuellement, il faut, dit Galbraith, une politique volontariste de maintien des institutions

Comment dire l'instant en peinture? Sous ce titre difficile, Dominique Vergnon nous offre une magnifique anthologie de la peinture en insistant sur ce que les peintres ont à dire alors qu'ils ne parlent qu'avec leurs pincesaux et en essayant d'inscrire chaque toile non seulement dans son temps, en restituant scrupuleusement son histoire, mais aussi dans l'instant qui l'a portée jusqu'à nous, qui est l'instant d'un regard qui ne vieillit pas et demeure aujourd'hui ce qu'il était hier. L'instant, fleur du temps, pour Dominique Vergnon, c'est ce qu'on lui arrache, ce que l'on peut soustraire à la faucheuse, ce qui, dans chaque toile, reste d'actualité à n'importe quel moment: la vérité profonde et

sociales et des aides. Ce sont ces institutions tant décriées de l'Etat providence qui permettront à l'économie de se maintenir à un certain niveau, en retrouvant petit à petit ce qu'il nomme « une croissance faible ».

Il est clair que l'on retrouve ici la politique, à laquelle l'économie doit être subordonnée sous peine de catastrophe. Galbraith – comme Marine Le Pen, quelle ironie! – regarde avec intérêt la montée en Grèce de Syriza ou l'expérience en Espagne de Podemos [en français: « Nous pouvons »] que Florian Philippot de son côté trouve « très intéressant ».

Que l'extrême gauche s'érige en championne du conservatisme, cela montre surtout combien les esprits sont profondément chamboulés. La solution existe-t-elle? James K. Galbraith est porté par une véritable mode non seulement parce qu'ayant fait une partie de ses études à Rennes, il parle fort

bien notre langue, mais surtout parce qu'il nous explique, à nous Français, que, face à la crise, il est urgent de ne rien faire, que la dette sera forcément renégociée (oubliée) et qu'il suffit de se servir de la force d'inertie du système pour passer « en douceur » quelques caps difficiles. Il critique les économistes? Il le peut d'autant plus facilement que sa solution au fond est purement politique.

Le sous-titre donné à l'édition française: « Comment en sortir autrement », recèle une sorte d'ironie cachée, qui a dû échapper à l'éditeur « Autrement »? En réalité, James K. Galbraith nous explique comment en sortir en restant ce que nous sommes. Ce conservatisme d'extrême gauche a quelque chose de touchant: comme un signe des temps? ■

Joël Prieur

James K. Galbraith, *La Grande Crise, Comment en sortir autrement*, Seuil, 312 pp., 22 euros.

### Raffinement

en quelque sorte immuable du peintre.

Les peintres abordés à travers ce prisme sont très divers: on croise le regard de Maurice Denis en Bretagne, celui de Giorgione à Venise, ou encore ceux de Katsushika Hokusai et d'Utagawa Hiroshige qui ont illustré le XVIII<sup>e</sup> siècle japonais avec une poésie qui a été capable d'arrêter le temps.

Chacune de ces évocations est admirablement écrite. L'auteur est en quête du mot juste comme le peintre a pu « en quelques traits rapides rendre les ondulations d'une robe ou les cassures d'une cape ». On est enthousiasmé par cette lecture, jamais scolaire, jamais lourde, qui nous parle des

chefs-d'œuvre avec le ton qui leur sied.

On rapprochera volontiers l'évocation de Giambattista Tiepolo intitulée *Un théâtre dans les nuages* et celle d'Antoine Watteau, *Concert galant* sous les frondaisons: l'un et l'autre disent bien le raffinement du premier dix-huitième siècle, que ce soit à travers les thèmes religieux du premier ou les thèmes profanes du second. Raffinement? Ce pourrait être le maître mot de ce beau livre, de ce livre rare. ■

J. P.

Dominique Vergnon, *Comment dire l'instant en peinture, de William Blake à Antoine Watteau*, éd. Michel de Maule, 328 pp. illustrées, 36 euros.